

Mon long chemin

Anne Dandurand

Numéro 16 (3), 1980

Théâtre-femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28977ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dandurand, A. (1980). Compte rendu de [Mon long chemin]. *Jeu*, (16), 184–185.

mon long chemin

Jeu,

J'ai écrit «Théâtre et Pouvoir» pour vous. Mais si ce texte me dit aujourd'hui, que savez-vous de mes hiers? Alors, je déterre «Du métier d'actrice comme abomination» déjà publié dans *Hobo-Québec* (no. 35).

La distance entre les deux textes me réjouit fort. J'y lis que la qualité même de ma vie a changé. Du silence à la plainte, à l'action: le long chemin des femmes.

du métier d'actrice comme abomination

Je suis celle qui plaît. Jamais vous ne me verrez défaite. Un fin carcan de soie, de poudre et de parfums m'encercler, quelles que soient mes émotions, ou l'heure, ou le degré de perte. Je demeure, je dois demeurer l'Apparition. Quand je ne travaille pas, afin d'y parvenir, mon seul Théâtre est le monde merveilleux du sexe, et je me prostitue à la petite semaine. Pour avoir la chance d'employer mes viscères et ma voix dans des inepties, je m'abomine dans certains délices pervers. Je deviens la magicienne des caresses, la démons-madone de la fellation, l'abandonnée au grand sinistre sexuel. Coprophages, mangeurs de Kotex sanguinolents, ou simples et brutaux enculeurs participent à ma dépossession. Nulle joie sinon la fausse. Je poursuis ma dissolution physique à travers la drogue et l'angoisse. Les narines enflammées, j'erre à travers mes images intimes, de lit en lit. Triste, *cheap* la vie. Dérisoires, mes territoires: chairs molles des vieux, queues trop pressées des jeunes, ongles glacés des femmes

déchirant mes poumons.

Pour interpréter des personnages publiquement, je me dissous secrètement dans la création fétichiste de chimères sexuelles qui agonisent toutes, visions sulfureuses dans le souvenir des faux brahmanes artistiques.

Seul le cœur y survit, mais à peine. Et parfois, la nuit, phosphène sous la paupière, m'apparaît l'hésitante bouée de l'écriture.

Quand ma parole sera une bombe, les Pourris crèveront.

théâtre et pouvoir

Le théâtre, comme les chaînes de *fast-food*, obéit à une structure économique, de la création de l'objet à sa mise en marché, à sa consommation. Les actrices et les acteurs peuvent être servis médium-saignants ou bien cuits, selon le goût.

Moi, actrice, j'aurais aimé être un sandwich au soja et fleur de lys, avec un clou dedans. Ça n'a pas marché. Pourquoi?

Le théâtre, comme la prêtrise, obéit à une structure sociale. Très hiérarchisée. Le metteur en scène mène, *pape*, dompteur et détaillant. Les *hamburgers* n'ont qu'à se taire. Surtout les femmes. Acter, c'est être docile, et, pour les femmes, il faut être docile en jouant les victimes et/ou les putains, ce qui devient ardu pour une féministe.

J'ai compris.

J'ai sauté du chômage d'un métier syndiqué dans le grand vide inconnu d'un métier de décision (mais non syndiqué). D'actrice-viande hachée à metteuse en scène. Et le pouvoir? Metteuse en scène, je veux l'exercer autrement. Peut-être livrer mes images, quand j'en

ai, mais surtout écouter et susciter celles des pauvres *hamburgers*. Car elles et ils cachent des trésors d'images sous le grand mutisme imposé.

Je ne suis pas devenue maître à bord après dieu, mais une sage-femme du théâtre.

anne dandurand, féministe, écrivaine, metteuse en scène, mai 80

alors que les femmes entre elles...

Être comédienne à 18 ans, c'est chercher un rôle social dans l'univers mâle; être non-orthodoxe. C'est chercher la «vraie femme» à travers «leur» parole; c'est se culpabiliser parce que la cruauté ne nous fait pas jouir comme les «vraies femmes» qu'on interprète. C'est prendre plaisir à jouer les supposées hystériques et se persuader qu'on l'est soi-même.

Puis, on se dit: «Au diable les personnages féminins! Jouons maintenant des personnages «universels», asexués, les archétypes»; on est «l'Être» — quelle utopie! — On croit qu'on est... Et sous prétexte qu'on est «l'Être», on charrie des images qu'on aurait rejetées si on avait été femme. Cet être n'est rien d'autre qu'une femme qui fait abstraction de ce qu'elle est, pour mieux transmettre les valeurs mâles. L'art pour l'art (???). On est

divisée entre ce qu'on joue, ce qu'on vit et ce qu'on voudrait vivre.

Puis, on fait une toute petite expérience théâtrale entre femmes, et on respire. On ne sait pas encore tout à fait ce qu'on veut exprimer, mais on essaie de ne pas prononcer les mots de l'autre. On essaie de se laver de tous ces fantasmes mâles qui collent à la peau; on veut réinventer la culture-femme. On a peur de se tromper, on cherche «la» réponse, on a honte de ses hésitations. Une femme ne doit pas faire d'erreur!

«Qu'est-ce qu'elles ont à se regarder le nombril?» Eux, ça fait des centaines d'années qu'ils projettent dans chacune de leurs oeuvres leur «angoisse existentielle» mais, eux, ils cherchent l'Homme, ils cherchent dieu dans leur pénis. Alors que les femmes...

Et puis, on se rend compte que la réponse à tout prix est une invention du système productiviste mâle, qu'on peut et qu'on doit alors se tromper. On doit tout réinventer, nos rythmes, nos tendresses, nos valeurs... avoir confiance... ne plus avoir peur...

On essaie.

monique lapointe, membre de l'eskabel depuis 3 ans; juin 80